

dans l'ordre que le sol diminue en fertilité; au contraire, ne voit-on pas des vieux pays comme l'Angleterre, la France et la Belgique posséder un sol encore excessivement riche après avoir été cultivé depuis au-delà de mille ans? Imitons donc, autant que notre climat le permet, l'agriculture de ces pays-là. Lisons leurs livres et leurs journaux d'agriculture; on verra qu'ils ont soin de mettre de la méthode et du raisonnement dans la succession des diverses récoltes; qu'ils savent faire succéder le repos à la fatigue et maintenir les forces productives de la terre au moyen d'engrais appliqués à propos.

Quant à la main-d'œuvre, il est vrai qu'elle coûte beaucoup plus qu'elle ne coûtait dans le temps auquel je viens de faire allusion; mais d'un autre côté, n'avons-nous pas les instruments aratoires qui rendent les bras moins nécessaires et moins nombreux. Je comprends que s'il fallait battre tout le grain au fléau, le nettoyer au van, si nous n'avions pas les faucheuses, les rateaux à cheval et mille autres machines qui remplacent graduellement le travail de l'homme, je comprends que l'agriculture deviendrait vite impossible en face des salaires maintenant exigés. Aussi le cultivateur qui, de nos jours, veut faire de l'agriculture sérieusement, doit-il se tenir au courant de toutes les découvertes et ne pas négliger de se procurer ce qui peut lui sauver de la main-d'œuvre. Et il ne faudrait pas se rendre compte de ce qui se passe pour ne pas prévoir que les progrès de l'industrie entraîneront encore pendant des années les populations de la campagne vers les villes; c'est à nous de prendre des mesures pour lutter en quelque sorte contre le manufacturier. Pourquoi ce dernier peut-il payer de gros salaires? Parce qu'au moyen de la mécanique il augmente d'une manière prodigieuse la valeur du travail de l'ouvrier. Eh bien, nous, cultivateurs, utilisons toute la valeur du travail au moyen du calcul et des machines agricoles; rétablissons la fertilité de la terre par la rotation et l'engrais, et je crois que nous pourrions nous tirer d'affaire même en vendant l'orge à 40 cts. et l'avoine à 25 cts.

JEAN BELLEVUE.

(A continuer.)

WALTER SCOTT.

(Suite.)

Aux pages précédentes, nous avons brièvement passé en revue trois des œuvres poétiques de Walter Scott, c'est-à-dire, trois des immortels poèmes dont s'honorent la langue de Milton et de Shakespeare; d'abord, le *Border Minstrelsy*, les plus belles ballades de l'Ecosse, ensuite le *Lay of the Last Minstrel*, la ballade avec une draperie plus grandiose, des formes épiques; et enfin *Marmion*, c'est-à-dire, l'épopée dans toute son imposante majesté. De tous les innombrables écrits du poète, nous nous bornerons à ne considérer ici que trois poèmes: *The Lady of the Lake*; *Rokeby*, et *The Lord of the Isles*.

THE LADY OF THE LAKE.

L'Ecosse avec ses montagnes, ses brumes, ses lacs, ses frimas, a plusieurs points de ressemblance avec notre Canada. Sans avoir pénétré par l'étape coloniale, sans avoir rencontré d'aussi dures épreuves que notre patrie, elle, aussi, a eu à subir la loi du vainqueur: on lui a enlevé son auto-comie, on lui a imposé des souverains qui n'étaient pas les siens.

C'est surtout dans les temps passés, l'ère glorieuse où elle avait à *Stirling Castle* ou à *Holy-rood*, ses rois aimés, que Scott a été chercher les scènes de ses drames émouvants. Quittons les champs ensanglantés de *Marmion*, pour parcourir les sentiers de la montagne: les bruyères parfumées de la Calédonie, nous redonnent encore une forêt enchantée, les fées, les paladins; les mystères sont autres, le magicien est le même.

Le *Lay of the Lake*, comme son prédécesseur, aura six chants: 1. *The Chase*; 2. *The Island*; 3. *The Gathering*; 4. *The Prophecy*; 5. *The Combat*; 6. *The Guard Room*. Une des régions les plus pittoresques de l'Ecosse, où affluent chaque été des essaims de touristes, possède un lac, aux îles solitaires, le gracieux *Loch Katrine*; des défilés escarpés, nommés *Trossachs* y conduisent. Les Monts *Grampian* dans le voisinage complètent le tableau. Levons le rideau. Invoquons avec le barde, la Lyre du Nord "*Harp of the North*." Voici d'abord un tableau de chasse, avec ses incidents, ses péripéties, d'une beauté achevée. Il faut avoir été chasseur, comme Scott, pour décrire, avec une aussi saisissante vérité, cette série de ravissantes émotions que vous donne la chasse au cerf. Il y a plus ici. Ces pics inaccessibles, ces impraticables savannes où l'animal, de guerre lasse, s'embusque dans les *Highlands*, ne vous reportent-ils pas à votre cher Canada, si dans votre jeunesse vous avez été chasseur?

Il vous semble être, sur la crête des Laurentides, que sais-je, "aux jardins" en aval de la Baie St. Paul, bien loin dans le grand nord, suivant la piste du prince des veneurs de la Côte de Beaupré, Olivier Cauchon, ou de l'Indien Sioui, le légendaire chasseur du lac St. Charles, ou en compagnie du Col. Rhodes, notre voisin de Sillery. Le Nemrod écossais, entraîné par son ardeur, s'égare à la poursuite d'un cerf, laisse en arrière tous ses compagnons, taxe trop les forces de sa noble monture, qui se blesse, s'épuise et tombe haletante au fond d'un ravin, pour ne plus se relever; le chasseur s'arrête, contemplant tristement sa fièvre cavale: son œil se mouille d'une larme, mais le mal est sans remède.

Il se met en marche pour retracer ses pas, mais en vain. Il s'égare de plus en plus, dans les sentiers de la forêt, s'ennuie de la cornemuse, appelle ses compagnons. Dans le lointain une voix lui répond. Il arrive bientôt sur les rives d'un pittoresque lac, — *Loch Katrine*; là il aperçoit, près du bord, une légère nacelle, conduite par une jeune fille belle comme le jour et qui semble manier l'aviron avec une dextérité peu commune. Il interroge la pastourelle dont le nom est *Ellen*. Celle-ci, ne manifeste aucune surprise en le voyant, lui dit qu'elle le conduira à la demeure de son père qui habite l'île en face; qu'il est sans doute l'étranger, dont la venue lui avait été prédite, ce matin-là même, par le vieillard *All-in-bane*, c'airvoyant de la montagne, doué de la "seconde vue." Le beau chasseur se montre docile comme un agneau; bientôt l'esquisse touche à la plage de l'île. Malgré la simplicité qui règne dans la demeure d'Ellen, le chasseur y remarque des indices, qui le portent à

croire que le père d'Ellen est loin d'appartenir à la classe où sa pauvreté paraît le reléguer: de vieilles armes, d'un fini admirable, d'un poids énorme, garnissaient les murs, de la cheminée. Celui qui les a portées, a dû avoir la force d'un athlète.

Le jeune chasseur qui se dit appartenir à la cour du roi Jacques V, donne son nom: "Je suis, dit-il, James Fitz-James, chevalier de Snowdoun." Il ne peut quitter l'île que le lendemain, et passe une nuit fort agitée. Dans ses rêves, il lui semble voir la belle Ellen: tantôt, il marche à ses côtés dans la forêt; tantôt, la vision se transforme, et la jeune fille lui apparaît sous les traits farouches des Douglas, dont Bothwell, un des chefs, est l'ennemi irrécusable du roi Jacques. Le chevalier de Snowdoun ignorait alors que le père de la ravissante Ellen était le redoutable Bothwell, comte de Douglas, renommé dans toute l'Ecosse pour sa force et son sombre courage. Ellen se trouve avoir deux prétendants à sa main: Malcolm Grème, jeune guerrier, et Roderick Dhu, le terrible chef du Clan McAlpine. Enfin, pourvu d'un guide, le chevalier rejoint les siens. Une des plus magnifiques descriptions du poème, est celle du *Fiery Cross*, cette croix fatidique, rongie de sang, symbole de guerre, que nul montagnard ne peut méconnaître sans encourir, à jamais, une note d'infamie. Cette croix, le chef la remet aux mains de rapides courriers, qui marquent, à un endroit donné, le lieu de rassemblement des Clans. L'histoire cite des circonstances où la mystérieuse croix passée de mains en mains, a parcouru jusqu'à trente-deux milles en trois heures. Roderick Dhu rassemble les guerriers montagnards, pour faire la guerre au roi et à sa cour. Le chevalier de Snowdoun, malgré le danger qu'il y aurait pour lui à pénétrer une seconde fois dans les *Highlands* où Roderick Dhu règne en souverain et en fait garder tous les sentiers par ses hordes féroces, tourmenté d'amour, s'aventure auprès d'Ellen. Cette dernière lui annonce clairement qu'il y va de sa vie: que personne ne saurait pénétrer par les défilés sans tomber aux mains des montagnards de Roderick Dhu. James Fitz-James répond fièrement, qu'avec sa fidèle épée à son côté, il ne craint homme qui vive; puis il demande à la belle bergère, d'accepter un jonc qu'il lui remet, lui disant, que si jamais elle est en péril imminent d'envoyer ce jonc au palais et de réclamer la protection du chevalier de Snowdoun. Fitz-James retrace ses pas.

Le chevalier cheminait fait la connaissance d'une espèce de sorcière, à laquelle il rend service. Sans le connaître elle lui fait une prédiction qui lui servira plus tard. A quelques pas de là il rencontre un montagnard d'une stature colossale; il le questionne sur la révolte de Roderick Dhu et lui parle sans ménagement de la conduite de ce chef de Clan.

Le montagnard, qui s'était offert de lui servir de guide jusqu'au dernier défilé de la forêt, s'irrite des libres propos de James Fitz-James; il est sur le point de le défier au combat, mais se rappelant sa promesse de le conduire sain et sauf, au défilé en question, il se calme. Bientôt, à un signal donné de la part de son guide, le chevalier est surpris de voir chaque taillis retentir des cris de guerriers. Des épées étincelantes surgissent dans chaque buisson. Le guide le rassure, tout en s'écriant: "Eh bien, Roderick Dhu, c'est moi; je t'ai donné ma parole de le conduire en sûreté, jusqu'au dernier défilé de la forêt, je remplirai ma promesse." Le chevalier, après les propos cavaliers qu'il a tenus à Roderick Dhu sans le connaître s'attend qu'arrivé au susdit défilé, ce dernier va le défier au combat. Il ne se trompe pas. Fort de sa rare habileté à manier l'épée et rassuré par la prophétie de la sorcière, il essaie d'é luder une lutte; mais en vain, le farouche chef de Clan lui commande de tirer son épée et de se "mettre en garde," de suite. Roderick Dhu, malgré sa force merveilleuse ne veut blesser son adversaire, une des plus fines lames de l'Ecosse. Le chevalier au contraire le blesse réitérément, puis le désarme. Le montagnard, par un effort suprême, étroit son ennemi et essaie de l'étouffer. Ils tombent tous deux par terre et Roderick Dhu essaie de percer le chevalier avec un poignard dont la lame, mal saisie, vole au loin. Affaibli par la perte du sang, Roderick Dhu est prêt à succomber; le chevalier se dégage de lui, sonne de la cornemuse et les compagnons de Fitz-James arrivant à cet instant, entraînent Roderick Dhu, de vive force avec eux, à la suite du chevalier. Au dernier chant, tout s'éclaircit.

Le roi d'Ecosse, Jacques V, souverain débouonnaire, et tellement aimé de son peuple que le vulgaire l'a surnommé "*King of the Commons*," avait fixé ce jour pour récréer le public par des luttes de force et de jeux athlétiques. Le vieil athlète Douglas, bien que disgracié à la cour, ne put résister au plaisir de se mêler, déguisé, parmi la foule. Il était suivi de ses chiens, et parmi ces derniers était Lufra, l'ami, le gardien de sa fille Ellen. Les jeux allaient se terminer, lorsqu'un seigneur de la cour entreprit de lâcher un beau cerf, afin que les pages et les grands seigneurs pussent le chasser. C'était à qui le prendrait. Lufra, docile à ses instincts, s'élança à la poursuite de l'animal et lui enfonça ses dents dans le flanc. Les grands de se récrier; on frappe, on veut assommer le malencontreux Lufra. Douglas, qui aimait passionnément ce chien, accourt. Le peuple qui avait toujours éprouvé de l'admiration pour la force du comte, même après sa disgrâce, l'accablent. "Arrière, manants," s'écria le vieillard courroucé, et du premier coup il fait mordre la poussière à un page qui venait de frapper son chien. Tout est tumulte à l'instant. Le peuple s'agite, veut prendre la part du vieillard. Le roi s'irrite, en apprenant que le comte de Douglas, déjà disgracié, est la cause de l'émeute; il se répand en menaces, et ses gardes font une charge sur la populace, et entraînent le vieux guerrier prisonnier à un corps de garde voisin. Ellen Douglas, informée de ce triste incident, se fait conduire au corps de garde. Toute cette scène est d'une beauté merveilleuse. Elle y trouve Roderick Dhu, mourant, et son amant Malcolm Grème, arrêté comme partisan du chef révolté. Dans ses alarmes, pour sauver les jours de son vieux père, qu'elle pense perdu à jamais, elle se ressouvient de son jonc: et demande à grands cris qu'on le conduise au chevalier de Snowdoun, pour le prier d'implorer pour elle la clémence du roi qu'elle ne connaissait pas. Le chevalier de Snowdoun, instruit de sa présence au palais, reprend son costume de chasseur, qu'il avait lors de sa visite aux Highlands, reçoit respectueusement la belle Ellen, qui lui exhibe son jonc et lui rappelle sa promesse. Le chevalier lui promet une entrevue avec le roi. Puis le lecteur retrouve une de ces magnifiques scènes de cour où excelle le pinceau de Scott: on introduit Ellen, qui éblouie de tant de faste, se réfugie tremblante près du chevalier de Snowdoun. Bientôt, à la vue du beau et gallant roi Jacques V, toutes les dames de la cour et les grands seigneurs se découvrent—le seul qui ne se découvre pas c'est le beau chevalier de Snowdoun,—le roi d'Ecosse. Le roi reprend son jonc, donne un baiser respectueux à sa ravissante amie des Highlands—lui accorde la grâce de son père et de son amant Malcolm Grème.

ROKEBY.

Disons, pour le moment, adieu, aux bruyères pourpres de la Calédonie.

L'ouest de l'Angleterre, le Yorkshire, contenait le castel d'un des amis intimes de Scott,—Rokeby Park, le superbe domaine de J. B. S. Morrill, Ecr. Arrosé par les gracieuses rivières Greta et Tees, le site a je ne sais quoi de sauvage, d'imposant. Le château actuel a été érigé sur les ruines d'un antique donjon féodal, datant de l'ère normande, vers 1066. Aux jours de son premier possesseur, le Baron de Rokeby, il y avait là une solide tour—*Mortham Tower*. Ces vieux murs délabrés se hérissèrent, plus tard, d'innombrables chroniques de guerre, de cruauté féodale, de noires vengeances. Elle avait été, cette tour, incendiée, rasée, rebâtie pendant et après les guerres civiles. Plus tard, en 1644, un de ses châtellains pour avoir dans son dévouement épousé la cause de Charles I contre Cromwell, après la sanglante journée de Marston-Moor, si désastreuse aux intérêts du roi, subit d'incroyables revers.

Dans le voisinage, géisaient les tourelles menaçantes du majestueux château ou forteresse des Baliol,—*Barnard Castle*—construit par Barnard Baliol, l'ancêtre de l'éphémère dynastie des Baliol, qui donna des souverains à l'Ecosse.

Ceci, c'est de l'histoire; voyons le roman. Un sombre drame enveloppait de ses mystérieuses ombres, les grottes et les vallées de la rivière Greta et de sa murmurante sœur, la Tees. La fille,—d'autres disent l'épouse—jeune et jolie d'un des seigneurs de Rokeby, avait été trouvée sur la voie publique, près de *Barnard Castle*, baignante dans son sang. Qui était l'assassin?

Les légendes populaires y apportaient leur contingent obligé "de blancs phantômes, de spectres funèbres" pendant le silence des nuits. Ajoutez aux splendeurs du paysage naturel, les plantations d'arbres et les ornements dus au goût du riche propriétaire; illuminez le tout du sourire bienveillant d'un ancien ami et vous trouverez, dans Rokeby, plus de matériaux qu'il en faut pour que le grand magicien sache en évoquer une de ces féériques visions poétiques qui ravissaient les contemporains de Scott: un poème mélodieux en six chants qu'il dédiera à J. B. S. Morrill, le dernier jour de l'an 1812.

La scène est présumée commencer quelques jours après le 3 juillet 1644, la fortune venait de se déclarer contre Charles I, à Marston-Moor. Parmi les prisonniers, se trouvait le baron de Rokeby; sa fille, Matilda, restait en possession de son castel. Le château voisin *Mortham Tower*, était également veuf de son noble et très riche propriétaire Philip de Mortham. Il avait, disait-on, disparu du champ de bataille: on le disait mort. Son plus proche héritier se nommait Oswald Wycliffe. Or, Oswald, pour s'emparer de cet héritage, avait commissionné un ancien corsaire, son ami, ayant nom Bertram de Risingham, de tuer son parent Philip de Mortham. Le salaire du crime, devait pour Bertram, être le partage d'un certain trésor enfoui dans les voûtes du castel, provenant du sac de certaines îles espagnoles, pendant la guerre de 1625.

Oswald Wycliffe a un fils, Wilfrid, lequel est fort amoureux de sa belle voisine Matilda Rokeby. Cette dernière lui préfère un valeureux jeune homme du nom de Redmond qui a sauvé la vie à son père le Baron de Rokeby. Wilfrid n'en continue pas moins ses avances. Oswald Wycliffe, que le triomphe de Cromwell rend tout puissant, veut couronner ses projets ambitieux, en forçant Matilda d'épouser son fils Wilfrid par des menaces. Fort de sa position avec l'autorité, il laisse entrevoir à Matilda, la mort prochaine de son père, à elle, si elle refuse la main de Wilfrid. Puis vient un tableau fort animé: le combat et l'incendie de *Rokeby Castle* par une bande de forcenés qui le féroce Bertram, à la faveur de la guerre civile, y introduit pour en enlever le trésor de Philip de Mortham. Les stratagèmes dont Bertram se sert pour pénétrer dans cette place forte, donnent au poète occasion d'extraire de l'inépuisable mine de son imagination de beaux diamants poétiques, de touchantes ballades, d'exhumer des ménestrels des anciens jours.

Une foule de dramatiques incidents se groupent dans le sixième chant: la mort inattendue de Wilfrid, déjoue les projets ambitieux d'Oswald Wycliffe, son père: Matilda, rendue à la liberté, épouse Redmond, qui se trouve être un jeune noble que l'on avait cru mort, et le Baron de Rokeby n'est ni pendu, ni écartelé.

Avant même que Rokeby fut commencé, les libraires avaient offert à Scott 1,000 guinées pour le "Droit d'auteur" de ce poème. Scott qui avait grand besoin de numéraire, pour continuer les travaux qu'il méditait à Abbotsford, accepta. Ce qui donna lieu à un petit scandale littéraire, dénoncé par Byron et Tom Moore: le premier, dans sa sanglante satire, "*English Bards & Scotch Reviewers*," le second, dans le "*Two Penny Post Bag*."

A vrai dire, Scott n'avait pas droit d'escompter d'avance son avenir. Scott répliqua, que cela le regardait seul, et qu'il avait droit d'accepter ou de refuser une offre avantageuse pour les travaux de sa plume.

Dans *Rokeby*, ce n'était plus une scène du pays natal retracée avec art, la voix inspirée du barde national, célébrant les fastes de l'Ecosse; mais un ravissant paysage anglais, une intrigue anglaise habilement ourdie. Malgré ses nombreuses beautés, le poème ajouta peu à la vaste renommée de Scott en Ecosse. Morrill, dont le château se trouvait immortalisé, au contraire, prôna partout le nouveau lai, alléguant que c'était le chef-d'œuvre du barde d'Abbotsford; c'était tout au plus une *immortelle* ajoutée à la couronne qui ceignait le front de l'illustre poète.

THE LORD OF THE ISLES.

Le voyage entrepris par Scott, aux Hébrides en 1814, lui ouvrit de nouveaux horizons littéraires. Il y trouva les matériaux pour un de ses romans les plus lus—*The Pirate*—aussi bien que pour un poème épique en six chants, publié le 18 janvier 1815. C'est encore en faisant vibrer fortement la corde de la nationalité que nous verrons triompher son rare talent.

Qui veut remuer la fibre d'un montagnard d'Ecosse, n'a qu'à prononcer le nom de Bruce—l'héroïque Bruce qui vivait au quatorzième siècle—roi détrôné par l'Angleterre—puis reconquérant le trône par sa vaillance. Bruce—le "royal Bruce," qui par la force ressemblait à Milton de Crotone; à Richard Cœur-de-Lion, par son courage impétueux; à Henri IV de France, par sa générosité, sa galanterie; à Charles XII de Suède, par sa persévérance, ses revers, ses succès. Un guerrier qui, secondé par un seul combattant, met au défi et assomme à la fois cinq assaillants bien armés, aux yeux d'un montagnard d'Ecosse est un héros accompli. Tenez-vous-le pour dit, aucun fait d'armes, dans toute l'histoire de la Calédonie, n'est plus cher à un Ecosse, que la bataille de Bannockburn, qui, le 23 juin 1314, après trois sanglantes défaites, rendait à Robert Bruce, le trône de l'Ecosse—aux Ecosseis, leur liberté. Bien que Bruce soit la